

FIGURE 60. *Balaam*. Nombre 22.

(L'an du monde 2552, avant J.-C. 1452.)

Après tant d'afflictions et de peines dont Moïse avait été éprouvé dans la conduite de son peuple, il ne lui restait plus, avant sa mort, que d'éprouver encore celles que lui pouvaient causer les artifices des faux prophètes. Israël étant campé assez proche des Moabites, Balac, leur roi, en étant épouvanté, eut recours à un faux prophète des Ammonites, nommé Balaam, qu'il pria de maudire Israël. Ce faux prophète consulta Dieu durant la nuit, qui lui défendit de le faire, parce qu'il avait lui-même béni ce peuple. Balaam renvoya donc les gens de Balac; mais ce prince ne se rebuta point, et il lui en envoya d'autres plus considérables avec de plus grands présents. L'avarice de ce faux prophète en fut tentée; et au lieu de répondre fermement à ces personnes, ce que Dieu lui avait déjà dit la première fois, il le consulta de nouveau, comme si l'or de ces ambassadeurs avait pu faire le même changement en Dieu qu'il avait fait dans le cœur de cet avarice. C'est pourquoi Dieu l'abandonnant à ses secrets desirs, il lui dit qu'il suivit ces personnes, et qu'il allât trouver Balac. Lorsqu'il était en chemin, un ange se présenta devant lui sans qu'il le connût. L'ânesse sur laquelle il était monté le vit et s'arrêta; elle tomba même devant l'ange, et comme Balaam la frappait, Dieu, dit l'Écriture, ouvrit la bouche de l'ânesse, et par un miracle qui a été unique, elle se plaignit de cette injuste sévérité. En même temps Balaam vit l'ange qui s'opposait à son voyage; et comme il le menaçait de le tuer, Balaam s'humilia devant lui, et lui dit qu'il était prêt à s'en retourner, s'il le désirait. L'ange lui permit de continuer son voyage, mais à condition qu'il ne dirait que ce qu'il entendrait de Dieu. C'est ce qu'il fit en effet; et quelques efforts que Balac fit pour l'obliger de maudire Israël, Dieu, malgré Balac et Balaam, ne fit prononcer pour les Juifs que des bénédictions qui irritèrent étrangement ce roi. Mais Dieu conduisait la bouche de Balaam comme il venait peu auparavant de conduire la langue de l'ânesse sur laquelle il était monté. La crainte néanmoins de perdre les récompenses qu'il attendait de ce roi, fit que Balaam détruisit par le conseil qu'il donna, tout ce qu'il venait de dire; car ne parlant plus en prophète, mais en très-méchant homme, il conseilla à Balac de faire voir des femmes des Madianites au peuple juif, afin que ce peuple péchât avec elles, et adorât leurs idoles, et que Dieu l'abandonnât ensuite à ses ennemis. Cet avis eut un succès bien funeste, car ces femmes idolâtres gagnèrent en

effet par leurs attraits ce peuple facile, et le corrompirent premièrement dans l'âme, et ensuite dans le corps. Ainsi un faux prophète, contrefaisant l'homme de Dieu, aurait été, par ses artifices et par son avarice, la cause de la perte de tout le peuple de Dieu, si un vrai ministre du Seigneur ne s'y fût opposé par un saint zèle; car Phinée voyant un juif commettre un crime avec une femme madianite, perça ces deux corps coupables de son épée, et apaisa Dieu par ce sacrifice. Ce peuple donc, dit saint Ambroise, fut plus miraculeusement délivré par un seul vrai prêtre, qu'il n'avait été corrompu par un seul faux prophète; et la piété d'un eut plus de force que l'avarice et les artifices de l'autre. On vit alors que le peuple de Dieu est heureux lorsqu'il y a des personnes qui s'opposent, par un zèle sage, au dessein de ceux qui tâchent de le corrompre. Il y aura toujours des Balaam dans l'Église: puisque c'est à ce faux prophète que l'apôtre compare ceux qui cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ. C'est pourquoi il faut souhaiter qu'il y ait aussi des Phinées, qui soient sensibles à toutes les plaies que l'on fait à l'Église, et qui ne cherchent en tout que les intérêts de Dieu et le salut de son peuple.

FIGURE 61. *Mort de Moïse*. Deut. 34.(La même année 2552, à la fin de la 40.<sup>e</sup> année de la sortie de l'Égypte.)

Lorsque Balaam eut fait pécher Israël, Dieu donna ordre à Moïse qu'avant de mourir il se vengeât des Madianites. C'est pourquoi ayant choisi douze mille hommes des plus courageux, il les envoya sous la conduite de Phinée, espérant que le zèle qu'il avait déjà témoigné, attirerait la bénédiction de Dieu sur tous ses soldats. Il ne fut pas trompé dans son attente; car ces douze mille hommes désirèrent entièrement les Madianites et leurs princes, tuèrent Balaam qui avait été l'auteur d'un conseil si détestable, brûlèrent toutes les villes de ce pays-là, et prirent toutes leurs femmes et leurs troupeaux, qu'ils amenèrent dans le camp. Moïse alla au-devant d'eux; et voyant qu'ils avaient réservé les femmes, il se fâcha étrangement contre tous les officiers, de ce qu'ils avaient laissé en vie celles qui les avaient trompés, et dont Balaam s'était servi pour les perdre. C'est pourquoi il commanda qu'après avoir généralement tué tous les mâles, tant grands que petits, ils tuassent de même toutes les femmes, et qu'ils ne réservassent que les filles vierges, qui se trouvèrent au nombre de trente deux mille. Moïse donna ensuite aux tribus de Ruben, de Gad, et à la demi-tribu de Manassé, les terres au-delà du Jourdain. Et comme il ne devait point le passer, Dieu lui commanda de faire venir

Josué, et de le charger de la conduite de tout le peuple en leur présence. Moïse exhorta plusieurs fois Josué à s'armer de force et de courage, afin de faire entrer ce peuple dans la terre qui lui avait été si souvent promise. Il déclara en abrégé à tout le peuple ce que Dieu lui avait ordonné de lui commander de sa part pendant quarante ans, et il l'écrivit même dans un livre, qu'il fit mettre dans l'arche avec les tables de la loi. Enfin, étant monté au haut de la montagne Abarim, il bénit toutes les tribus d'Israël. Dieu lui montra la terre de Chanaan, et lui dit qu'il lui suffisait qu'il l'eût vue de ses yeux, mais qu'il n'y entrerait pas. Ce saint homme mourut ainsi sur cette montagne, étant âgé de six-vingts ans, sans qu'on pût savoir depuis où était son corps, ni découvrir son sépulchre. Tout le peuple le pleura pendant trente jours, et obéit à Josué que Dieu remplit de son esprit et de sa sagesse, quoique personne, depuis Moïse, ne parut jamais égal à ce grand prophète, qui joignit une souveraine douceur avec un zèle admirable, et qui régla l'un et l'autre par une sagesse divine. Sa fidélité a été admirée de tous les saints. Il rendit à Dieu tout ce qui lui était dû, sans rien omettre de ce qu'il devait à son peuple; comme il rendit à son peuple tout ce qu'il devait attendre de lui, sans manquer à ce qu'il devait à Dieu. Sa vie fut toujours pleine de périls et de travaux, et elle se termina à une mort qui était comme une espèce de châtement, et par laquelle il semblait que Dieu voulût achever de purifier la vertu de ce saint prophète. Mais nous n'avons garde de croire, dit saint Augustin, que Dieu ait pensé à punir ce serviteur si fidèle, et que c'eût été un grand mal à Moïse de mourir âgé de six-vingts ans, pour ne pas entrer dans une terre où tant de méchants entrèrent après lui. Celui que Dieu jugea digne de le voir un jour dans le ciel, pouvait-il se croire malheureux de ne pas entrer dans une partie de la terre qui n'en était que l'image? Mais l'Écriture, dit ce saint père, nous voulait avertir, par cette circonstance, que ceux qui seraient servilement attachés à la loi de Moïse n'entreraient jamais dans le ciel, et qu'il faut nécessairement passer à la grâce, si l'on veut espérer d'entrer dans la véritable terre promise que le véritable Josué, qui est J.-C., nous ouvre après le passage du Jourdain, c'est-à-dire, après les souffrances de tous les maux de ce monde.

FIGURE 52. *Passage du Jourdain.* Josué 3.

(L'an du monde 2553, 1<sup>er</sup> mois de l'année 41 depuis la sortie de l'Égypte.)

Moïse étant mort, le peuple promit à Josué de lui obéir en tout. Dieu signala d'abord ce nouveau chef de son peuple par le pas-

sage du Jourdain. Josué fit assembler tous les Juifs, et leur commanda de préparer des vivres, parce que dans trois jours ils devaient passer ce fleuve. Après ces trois jours, Josué fit crier par un héraut que tout le peuple prit garde à l'arche, et que lorsqu'il la verrait dans le fleuve, il s'avancât pour le passer, sans approcher néanmoins de l'arche de plus près que de deux mille coudées. Il commanda ensuite aux prêtres d'entrer dans le Jourdain avec l'arche, et de s'arrêter lorsqu'ils auraient fait quelques pas. Dès que le Jourdain eut senti la présence de l'arche, les eaux qui étaient au-dessous des prêtres s'écoulèrent à leur ordinaire dans la mer Morte, mais celles qui étaient au-dessus remontèrent vers leur source, et s'élevèrent comme une haute montagne. Le peuple aussitôt passa ce fleuve à pied sec, pendant que les prêtres soutenaient l'arche, jusqu'à ce que tout le peuple fut passé. Josué qui avait appris de Moïse de quelle importance il était de témoigner à Dieu sa reconnaissance, après avoir reçu de lui quelque grâce, ne voulut pas qu'une assistance aussi merveilleuse demeurât sans un monument éternel de sa gratitude. Il commanda que douze hommes choisis des douze tribus prissent chacun une pierre du milieu du fleuve, dans l'endroit même où les pieds des prêtres s'étaient arrêtés, et que de ces douze pierres ils fissent comme un autel, sur la terre ferme, pour servir à l'avenir de marque de ce passage si miraculeux. Il voulut encore que l'on prit douze pierres sur le bord du fleuve, qu'on les portât à l'endroit où s'étaient arrêtés les prêtres, et qu'on en bâtit comme un autel qui demeurât toujours depuis au milieu du fleuve. Lorsque ces ordres eurent été exécutés, et qu'il ne resta plus rien à passer, Josué avertit les prêtres qui portaient l'arche, de sortir du milieu du fleuve, et dès qu'ils furent sur la terre ferme, les eaux du Jourdain, qui s'étaient arrêtées, commencèrent à fondre avec impétuosité, pour reprendre leur cours ordinaire. Ce fut ainsi que Dieu commença à donner du crédit à Josué dans l'esprit du peuple. Il nous apprend, par ce miracle, ce qu'il fait dans toute la suite des siècles, lorsqu'il veut faire entrer son peuple dans la véritable terre promise, c'est-à-dire dans l'Église sainte: car ce passage du Jourdain fut alors une figure du baptême, par la vertu duquel il se fait encore aujourd'hui le même miracle dans l'homme, qui se fit alors dans ce fleuve, puisque le baptisé, s'il est véritablement converti, ne laisse point couler ses eaux, c'est-à-dire les affections de son cœur, selon le cours ordinaire, qu'il leur permettait auparavant. Il ne souffre plus qu'elles s'aillent perdre encore, comme celles du Jourdain, dans la mer Morte, c'est-à-dire dans l'amertume et dans la corruption du siècle. Le changement de son cœur et

de son amour leur fait prendre une autre route, et il sent, par un effet miraculeux de la grâce de Dieu dans lui, qu'il se fait un effort à lui-même pour faire remonter ses eaux vers leur source, c'est-à-dire pour faire rentrer toutes ses affections dans Dieu qui est son principe.

FIGURE 53. *Prise de Jéricho. Josué 6.*

(La même année 2553, avant J.-C. 1453.)

La première ville qui se trouva à combattre, après le passage du Jourdain, fut Jéricho, où Josué avait déjà envoyé des espions pour la reconnaître. Ils y furent même découverts, et ils y eussent été en grand danger de perdre la vie, si la charité d'une femme nommée Rahab, qui jusque-là avait été déréglée dans sa conduite, ne les eût sauvés en les cachant. Ces espions étant retournés à Josué, ne firent pas comme ceux que Moïse avait envoyés quarante ans auparavant, qui intimidèrent le peuple par leur rapport. Ils l'encouragèrent au contraire, et ils lui dirent que Jéricho était dans une si grande consternation, qu'elle était déjà comme vaincue. L'effroi dont tout ce peuple avait été saisi lorsqu'ils virent les Juifs s'approcher, et le souvenir de tant de merveilles que Dieu avait faites en faveur d'Israël, leur fit rechercher toutes les précautions possibles, et n'en trouvant point d'autres que dans la solidité de leurs murs et de leurs remparts, ils en firent de si forts, qu'ils paraissaient imprenables. Mais Dieu se moqua de la résistance de ces peuples : il promit à Josué que, sans machines et sans efforts, il renverserait par terre toutes ces murailles. Il lui commanda que durant sept jours le peuple fit le tour des murs de la ville, et qu'au septième les prêtres prissent sept trompettes et les fissent retentir marchant devant l'arche. Qu'ils fissent ainsi sept fois le tour de Jéricho avec un profond silence. Qu'au septième tour ils jetassent tout d'un coup un cri perçant et aigu, et que tout le peuple leur répondit de même. Il lui promit qu' aussitôt les murs de Jéricho tomberaient par terre; ce qui arriva comme il le lui avait marqué. Il lui défendit ensuite qu'on ne prit rien de cette ville; il voulut qu'elle fût tout en anathème, ce que Josué recommanda très-particulièrement, de peur que quelqu'un par son avarice, ne fût cause du malheur de tout le peuple. Il eut soin aussi d'avertir le peuple de sauver Rahab, et il commanda aux espions d'aller prendre d'abord cette femme, et tout ce qui était à elle, afin de l'amener au milieu de leur camp, pour y trouver la sûreté qu'elle avait si justement méritée. Ce fut ainsi que Jéricho fut détruite, et que ce peuple, ennemi de Dieu, qui se

confiait dans la hauteur et dans la force de ses murailles, les vit en un moment renversées par terre, au seul retentissement des trompettes. Ce miracle figurait un mystère que les saints Pères ont fort remarqué. Il nous ont dit que le bruit éclatant de ces trompettes représentait l'éclat de la prédication des pasteurs, qui jettent en même temps la joie dans le cœur des Israélites, et la frayeur dans ceux qui leur font la guerre. Rien, dit saint Ambroise, ne rend le peuple de Dieu plus victorieux de ses ennemis, que le soin qu'on prend de l'animer par le son de la parole de Dieu, et par le retentissement des trompettes du Jubilé, c'est-à-dire de la grâce que Dieu leur fait en leur pardonnant leurs péchés. Cette joie sainte répandue dans l'âme par la parole des prêtres, est toute leur force, comme le disent les saints prophètes. Jéricho était imprenable pendant que les prêtres demeuraient dans le silence; mais lorsqu'ils firent du bruit, et que le peuple leur répondit par ses cris, les murailles tombèrent par terre. Ainsi, dit saint Ambroise, les Chrétiens seront victorieux des démons, lorsque les prêtres de la loi nouvelle feront retentir, sans rien craindre, les vérités saintes, qui remplissent les peuples de joie, qui leur apprennent à soupirer vers le ciel et à fouler aux pieds tout le monde, en le regardant comme une autre Jéricho, c'est-à-dire comme une ville d'anathème qu'ils ont en horreur.

FIGURE 54. *Destruction de Hai. Josué 7.*

(La même année 2553.)

La ruine de Jéricho fut suivie de celle de Hai. Comme cette ville paraissait moins considérable, on représenta à Josué qu'il était superflu de fatiguer toute l'armée, et que deux ou trois mille hommes suffiraient pour emporter cette place. Josué le crut. Mais lorsqu'il s'attendait à voir revenir ses troupes victorieuses, il fut bien surpris d'apprendre qu'elles avaient été défaites, et qu'elles revenaient après une honteuse fuite. Il se jeta par terre devant le Seigneur, et ne pouvant souffrir cette honte de son peuple, qui retombait sur Dieu même, il lui en fit ses plaintes avec une profonde douleur. Dieu lui répondit que c'était le péché d'Israël qui avait été cause de cette défaite, et que l'anathème qui était au milieu du peuple, avait retiré de lui son secours, et l'avait forcé de l'exposer à ses ennemis; mais qu'il eût soin de sanctifier le peuple, et qu'alors il continuerait de le protéger. Josué fit donc assembler le peuple, et il protesta que celui qui se trouverait coupable serait brûlé. On jeta d'abord le sort sur les tribus, et il tomba sur la tribu de Juda. On le jeta ensuite sur les familles de cette tribu, et il tomba sur la famille de Zaré, d'où enfin il

vint sur Achan, à qui Josué commanda de confesser la vérité, et de rendre gloire à Dieu. Achan voyant sa faute divinement découverte, crut qu'il était inutile de céler le reste. Il avoua qu'il avait péché, et que dans le sac de Jéricho un manteau d'écarlate l'avait tenté, qu'il l'avait pris avec deux cents sieles d'argent et une règle d'or qu'il avait cachés en terre dans sa tente, en un lieu qu'il marqua à ceux qui allèrent les chercher, et qui les portèrent à Josué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre Achan, à l'heure-même, avec sa femme et ses enfants, et tout ce qui était à lui, et l'ayant mené dans la vallée de Nachor, ils les lapidèrent, et brûlèrent tout ce qui lui appartenait. Dieu étant réconcilié par cette vengeance, dit à Josué qu'il ne craignît rien, et qu'il lui allait livrer la ville de Haï. Il l'avertit de mettre une embuscade auprès de la ville, afin qu'en faisant semblant de fuir comme la première fois, tous les hommes de Haï fussent surpris entre ceux qui s'étaient cachés proche de la ville, et les autres qui feindraient de fuir. C'est ce qui arriva en effet. Ce peuple transporté de joie poursuivit encore ceux qui ne fuyaient qu'en attendant qu'ils vissent la ville en feu. Ils se retournèrent alors, et taillèrent en pièces les habitants de Haï, jusqu'au nombre de douze mille. Ainsi la gloire du peuple de Dieu fut réparée par la mort d'Achan, dont l'avarice avait été funeste à tant de personnes. Saint Chrysostôme déplore le malheur de l'Eglise, lorsqu'il considère cet événement, d'un peuple qui en était la figure. Il ne peut s'empêcher de trembler, lorsqu'il voit qu'un seul homme qui avait violé la loi de Dieu, par son avarice, attire la malédiction sur tout le peuple, et il trouve bien insensibles ceux qui, lorsque tout est plein de méchants, sont néanmoins sans aucune crainte. C'est pourquoi, il exhorte les Chrétiens à se séparer des pécheurs. C'est déjà, dit-il, avoir beaucoup à faire que de demeurer nous-mêmes purs de l'anathème de Jéricho. Nous sommes bien heureux, si nous n'avons rien en nous de la corruption du siècle. Si les hommes ne voient rien en nous des dépouilles maudites de Jéricho, comme ils ne les voyaient pas alors dans Achan, il est bien à craindre que Dieu et les anges ne les voient; et nous devons même prendre garde qu'après nous être mis en état de ne nous pas perdre par nos propres fautes, nous ne nous perdions peut-être par la contagion de celles des autres.

FIGURE 55. Soleil arrêté. Josué 10.

(Sur la fin de la même année 2553.)

Tous les rois qui étaient dans le pays de Chanaan, voyant de quelle manière on avait déjà traité les villes de Jéricho et de Haï,

s'assemblèrent pour opposer leurs forces à Israël. Mais le peuple de Gabaon, étant plus sage que les autres, prévint l'inutilité de cette ligue, et crut que rien ne pouvait résister aux Juifs. C'est pourquoi ils eurent recours à l'artifice. Ils prirent des habits usés, et feignirent d'être d'un pays fort éloigné, d'où ils venaient trouver Josué pour faire alliance avec lui. Josué craignit d'abord quelque tromperie; mais il se laissa enfin persuader en voyant les pains de ces personnes réduits en poudre, et les vases où ils avaient mis du vin tout rompus, leurs souliers usés et leurs habits déchirés. Ainsi ne consultant point le Seigneur sur ce sujet, comme le marque l'Écriture, il fit alliance avec ce peuple, et jura qu'il ne les exterminerait pas. Trois jours après, on reconnut cette feinte. On se trouva sur les terres des Gabaonites, et le peuple murmura de ce que l'on épargnait ces imposteurs; il voulait même les tuer, si Josué ne se fût opposé à ce dessein, en représentant au peuple la sainteté du serment qu'il leur avait fait. Il les condamna seulement à une éternelle servitude, et protesta qu'ils seraient destinés à couper le bois, et à porter l'eau pour le peuple. Mais les Gabaonites s'étant ainsi sauvés des mains des Israélites, étaient près de tomber dans celles de leurs voisins, si Josué lui-même ne les eût délivrés; car Adonibesech, roi de Jérusalem, voyant que ceux de Gabaon s'étaient donnés aux Israélites, commença à les regarder comme ennemis, parce que Gabaon était une des plus grandes villes, et que le peuple en était vaillant. C'est pourquoi il pria quatre autres rois ses voisins de se joindre à lui, pour exterminer les Gabaonites, qui n'eurent point d'autre refuge, dans cette extrémité, que la bonté de Josué et le courage du peuple juif. En effet, les Israélites marchèrent aussitôt à leur secours, et défirent entièrement ces cinq rois. Et comme le déclin du jour les empêchait de les poursuivre, et de les défaire entièrement, Josué commanda au soleil de s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils se fussent vengés de leurs ennemis. Le soleil s'arrêta aussitôt, par un miracle qui a été unique; et devant ce jour ni après, dit l'Écriture, on ne vit jamais un si long jour, parce que Dieu voulut obéir à la voix de son serviteur. Les hommes admirent ce miracle, disent les saints Pères, et c'est avec raison, puisque ce ne peut être que par la vertu de Dieu même, qu'une créature inanimée respecte ainsi dans un homme le pouvoir de Dieu. Le soleil alors, dit saint Ambroise, reconnut dans Josué la puissance de Jésus-Christ, qui devait, plusieurs siècles après, arrêter le vrai soleil, c'est-à-dire la lumière et l'ardeur de la vérité qui baissait déjà fort, et qui allait s'éteindre pour jamais, en laissant le monde dans une nuit éternelle. Mais

ce ne sont plus ces sortes de miracles sensibles que Dieu fait maintenant dans son église. Les pasteurs de son peuple cherchent à arrêter, non le cours du soleil dans le ciel ; mais le cours de la concupiscence dans les âmes. Que servait-il à Josué, dit ce saint père, d'arrêter ainsi cet astre dans le ciel, lorsqu'il ne pouvait réprimer l'avarice sur la terre ? Il commande au soleil, et le soleil lui obéit afin qu'il ait le temps de poursuivre sa victoire ; et il ne peut commander à l'avarice d'Achan, qui lui ôte la victoire d'entre les mains, et qui le fait fuir honteusement devant l'ennemi. C'est donc un des grands miracles de la loi ancienne ; mais ceux de la nouvelle ont moins d'éclat, et sont sans comparaison plus grands, lorsqu'une âme que le démon possédait, et qui était emportée par la violence de ses passions, se tourne tout d'un coup vers Dieu, et, se détachant de la terre et d'elle-même, n'a plus de désirs que pour le ciel.

FIGURE 56. Punition d'Adonibesech. Juges 1.

(L'an du monde 2570, avant J.-C. 1434.)

Josué défit ainsi ses ennemis, le ciel conspirant pour sa victoire, il tailla en pièces tout ce qui se présenta devant lui. Il ne trouva presque plus de résistance dans ce pays, et il y faisait de jour en jour de nouveaux progrès. Tous fuyaient devant lui, et semblaient reconnaître la puissance que Dieu avait donnée aux Juifs de posséder ce pays comme leur héritage. Ainsi la plupart de ces idolâtres furent exterminés en six années de temps, et l'Écriture compte jusqu'à trente-un rois qui furent vaincus par ce généreux conducteur des Israélites. Dieu ne laissa dans ce pays, des anciens peuples qui y habitaient, qu'autant qu'il en fallait pour tenir toujours son peuple en haleine, afin d'éprouver sa fidélité, et d'avoir toujours des ministres de ses vengeances pour punir les Juifs, lorsqu'ils auraient attiré sa colère par leurs péchés. Après que Josué se fut ainsi rendu maître de ce pays par son courage et par ses armes, il le distribua par sa sagesse à toutes les tribus, et fit ce partage avec tant d'équité et de justice, qu'on ne peut assez l'admirer. Ayant achevé ces actions glorieuses auxquelles il avait été destiné de Dieu, et étant près de sa fin, il assembla tout le peuple avant de mourir, comme avait fait Moïse pour lui représenter ce que Dieu avait fait en leur faveur. Il les conjura de n'avoir d'autre Dieu que le Seigneur : ce qu'ils lui promirent avec serment. Après cela il mourut en paix, âgé de cent dix ans, et fut pleuré de tout le peuple. Il eut ce bonheur, que pendant tout le temps qu'il gouverna les Juifs, ils ne se laissèrent point corrompre par

l'idolâtrie, ni emporter aux murmures contre Dieu. Les combats qu'il livra contre divers rois, pour établir le peuple de Dieu dans la terre promise, ont fait dire aux saints Pères qu'on ne devient point l'héritage et la terre du Seigneur, si l'homme auparavant ne bannit de lui un ennemi qu'il a au dedans de lui-même. Nous naissons tous tributaires du Chananéen et de l'Amorrhéen, c'est-à-dire des démons ; il faut nécessairement qu'il se fasse un renouvellement dans nous, par lequel tout ce qui appartient au démon soit exterminé, afin que nous devenions le royaume et le partage de Dieu. La tribu de Juda se signala après la mort de Josué, et Caleb, qui en était le chef, la conduisit dans les batailles. Adonibesech fut le premier ennemi qui sentit le courage de cette tribu ; car l'ayant attaquée, elle le défit, et le poursuivit, lorsqu'il tâchait de se sauver par la fuite. Il y eut ceci de particulier dans la mort de ce prince, que lorsque les Israélites l'eurent pris, ils lui coupèrent les extrémités des pieds et des mains. Ce prince malheureux reconnut alors l'équité des jugements que Dieu exerçait sur sa personne, puisqu'il le traitait alors comme il avait traité lui-même soixante et dix rois, auxquels il avait de même fait couper les pieds et les mains, et qu'il avait obligé de ramasser sous sa table les miettes qui en tombaient. Après cette reconnaissance de la justice de Dieu, qui veille aussi bien sur les souverains que sur le commun des hommes, il fut amené à Jérusalem, où il mourut, laissant un exemple à tous les rois, comme remarquent les saints Pères, que cette parole que le fils de Dieu a dite, qu'il jugerait les hommes selon qu'ils auraient eux-mêmes jugé les autres, est véritable, aussi bien des princes que de leurs sujets, et que s'ils ne la voient pas vérifiée en cette vie dans leurs personnes, comme Adonibesech, ils doivent craindre qu'elle ne le soit dans l'autre, où ils ne pourront s'empêcher de tomber entre les mains d'un Juge qui leur fait dire dès ici-bas, par le plus sage des rois, que les puissants seront puissamment tourmentés, s'ils abusent de leur puissance.

FIGURE 57. Mort de Sisara. Juges 4.

(L'an du monde 2719, avant J.-C. 1285.)

Après la mort de Josué et des anciens qui lui survécurent d'environ quinze ans, le peuple juif tomba dans de grands désordres, qui firent voir que le bonheur des âmes dépend souvent de la sagesse d'un bon pasteur, et qu'il n'y en a point de plus malheureuses que celles qui veulent se conduire elles-mêmes. Car les Juifs n'ayant point de chef, et chacun faisant ce qui lui plaisait,

comme dit l'Écriture, ils tombèrent en divers péchés, et de ces péchés dans la servitude où ils eurent recours aux prières, que Dieu écouta, leur envoyant des conducteurs pour les délivrer, qui prirent le nom de Juges. Après Othoniel, neveu et successeur de Caleb, Aod et Samgard, Dieu fit tomber le gouvernement du peuple à une femme nommée Débora, qui fit voir que tout instrument est bon dans la main de Dieu, lorsqu'il lui plaît de s'en servir. Pendant le gouvernement de cette femme, Jabin, roi de Chanaan, déclara la guerre aux Juifs, et envoya contre eux Sisara, général de ses troupes. Débora, remplie de l'esprit de Dieu ne témoigna pas moins de courage pendant la guerre, que de prudence pendant la paix; elle donna d'abord un chef aux troupes qu'elle opposa à Sisara. Elle envoya dire à Barac que Dieu l'avait choisi pour général de son armée. Mais Barac déclara qu'il n'irait point à cette guerre, si Débora n'y venait aussi. Quand le jour du combat fut arrêté, et que Débora eut commandé à Barac d'aller avec dix mille hommes attaquer Sisara, qui se confiait dans le nombre prodigieux de ses chariots armés de faux tranchantes, Dieu répandit tout d'un coup la terreur dans le cœur des ennemis, en sorte que Sisara lui-même, étant frappé d'épouvante, s'enfuit à pied, pendant que l'on taillait en pièces toute son armée. Lorsqu'il s'enfuyait ainsi, Jaël, femme de Habert, allié de Jabin, alla au-devant de lui, et le pria d'entrer dans sa tente. Et comme sa fuite précipitée avait épuisé toutes ses forces, il se coucha par terre, et Jaël le couvrit, après lui avoir donné du lait à boire, au lieu de l'eau qu'il lui avait demandée. Lorsqu'il était dans un sommeil profond, cette femme combattant encore pour le peuple de Dieu, prit un grand clou, qu'elle enfonça dans la tête de Sisara et le cloua contre terre; et lorsque Barac le cherchait partout, Jaël le pria d'entrer dans sa tente et lui montra Sisara mort. Débora chanta à Dieu un cantique d'action de grâces, en reconnaissance d'une victoire si signalée, dans lequel elle relève la sagesse et le courage de Jaël. Ainsi une femme commença cette guerre, et une autre femme l'acheva; et toutes deux firent voir que Dieu peut donner aux femmes même, quand il lui plaît, le courage et la force aussi bien qu'aux hommes, pour gouverner les grandes affaires; car Débora se soumit, par sa sagesse, un peuple dont Moïse avait eu lui-même tant de peine à apaiser les murmures, et elle eut la gloire d'être la première souveraine que Dieu établit sur son peuple, sans qu'il lui manquât sous sa conduite aucun des avantages qu'il eût pu attendre des plus vaillants hommes. Elle choisit elle-même des généraux, régla le nombre des troupes, disposa les logements de l'armée, arrêta l'heura

du combat, et envoya Barac plutôt pour vaincre que pour combattre. Et ce général, regardant cette sainte veuve comme un ange du Seigneur, crut que l'heureux succès de ses armes dépendait de sa présence. Les saints Pères remarquent, dans ces grands exemples, qu'il n'y a rien de grand sur la terre que ce qui est fondé sur l'esprit de Dieu; que les hommes deviennent plus faibles que les femmes, lorsqu'ils sont abandonnés à leurs faiblesses; et que les femmes, deviennent plus généreuses que les hommes, lorsqu'elles sont remplies de Dieu; et que cette parole de saint Paul a été vérifiée dès lors que Dieu choisit quelquefois les moins sages et les plus faibles selon le monde, pour confondre les plus sages et les plus puissants.

FIGURE 68. *Sacrifice de Gédéon. Juges 6.*

(L'an du monde 2759, avant J.-C. 1245.)

Après la mort de Débora, ce peuple étant encore demeuré sans conducteur, se donna une telle liberté de pécher, que Dieu l'abandonna entre les mains des Madianites durant sept ans. L'extrême misère où ses ennemis le réduisirent lui fit avoir recours à Dieu, qui fut touché de ses prières, et qui résolut de le secourir. C'est pourquoi il envoya dire à Gédéon, par un ange, qu'il le choisissait pour délivrer son peuple d'entre les mains de ses ennemis. Gédéon, surpris de cette nouvelle, représenta sa bassesse, et dit à l'ange que sa famille étant une des moindres familles de tout Israël, il ne pouvait être employé à ce grand ouvrage. Mais Dieu lui répondit qu'il serait avec lui, et qu'avec son secours cette multitude innombrable de Madianites fuirait, comme s'il n'y avait qu'un seul homme. Gédéon pria l'ange de lui donner quelque signe pour l'assurer que ce qu'il disait était véritable, et il le conjura d'attendre un moment jusqu'à ce qu'il apportât quelque chose pour lui servir à manger. L'ange lui ayant promis qu'il attendrait, Gédéon alla promptement, comme marque l'Écriture, faire cuire un chevreau, et prépara des pains sans levain. Il mit la chair qu'il avait cuite dans un bassin, et le suc de cette viande dans un vase, et il alla retrouver l'ange auquel il offrit ce qu'il portait. L'ange lui commanda de mettre cette chair sur une pierre, et d'y verser le suc de la chair; ce que Gédéon, ayant fait, l'ange étendit le bout d'une verge qu'il tenait à la main pour en toucher cette chair, et aussitôt il sortit un feu de la pierre sur laquelle on l'avait mise, qui consuma tout. L'ange disparut à l'heure même; et Gédéon frappé de terreur de ce qu'il avait parlé à un ange, crut qu'il en mourrait. Mais Dieu le rassura et lui com-

manda d'aller détruire l'autel de Baal, de couper le bois qui l'environnait, et de bâtir ensuite un autel au vrai Dieu, au lieu même où il avait offert son sacrifice. Gédéon n'obéit à cet ordre que pendant la nuit, parce qu'il craignait les habitants de ce lieu. Et lorsqu'on s'informait, le lendemain, qui était celui qui avait fait cet outrage à Baal, et que l'on eut reconnu que c'était Gédéon, on pressa son père de le donner, afin qu'on le fit mourir. Mais son père le sauva en disant hautement que c'était à Baal, s'il était Dieu, à se venger lui-même, et à ne pas laisser aux hommes le soin de le venger de ses ennemis. Ainsi Gédéon fut sauvé, et fut appelé depuis Jérobaal. Il apprit aux pasteurs, par son exemple, que la première chose qu'ils doivent faire en prenant la conduite des âmes, est d'être prêts à exposer leur vie pour suivre les ordres de Dieu, et pour exterminer les idoles. Ce sacrifice si fameux, par lequel il reconnut que Dieu l'appelait à la conduite de son peuple, a été, selon les saints Pères, une figure admirable du sacrifice de Jésus-Christ. C'est pour ce sujet même que l'Écriture marque que la pierre sur laquelle Gédéon l'offrit représentait le Sauveur : c'est de cette pierre mystérieuse que sortit le feu qui consuma le sacrifice, c'est-à-dire le feu du Saint-Esprit, que le fils de Dieu nous a mérité par sa mort, pour consumer dans nous la chair du chevreau, c'est-à-dire la chair du péché, et le suc de la chair, c'est-à-dire les affections corrompues qui sont dans le plus secret de nos cœurs. C'est le grand mystère que Gédéon marqua alors, en nous apprenant, dit saint Ambroise, que tous les sacrifices cesseraient un jour, et qu'il n'y en aurait plus d'autres que celui de Jésus-Christ crucifié, qui suffit seul pour l'expiation de nos péchés, et qui rend agréables à Dieu les hosties que les fidèles lui offriront en sacrifiant leurs cœurs et tous leurs désirs dans la suite de tous les siècles.

FIGURE 69. *Miracle de la toison.* Juges 6.

(La même année 2759.)

Lorsque Gédéon eut reconnu que Dieu voulait se servir de lui pour conduire son peuple, par le miracle du feu sorti de la pierre qui consuma le sacrifice, il ne pensa plus qu'aux moyens de sauver les Juifs de l'oppression sous laquelle ils gémissaient. C'est pourquoi, lorsque les Madianites et les Amalécites étaient assemblés avec les autres peuples voisins contre la Judée, Gédéon fut saisi de l'esprit de Dieu. Il sonna de la trompette, et cria tout haut qu'on le suivit; il envoya aussitôt ordonner aux tribus de s'assembler: et sans aucune résistance, un seul homme, qui jusque-là avait été particulier et d'une famille peu considérable, se

vit chef d'une grande armée, et reconnu de tous pour leur prince. Mais il ne s'enorgueillit point d'une si grande puissance. Il se souvint toujours qu'il la tenait uniquement de Dieu; et lorsqu'il se vit à la tête d'une armée si nombreuse, bien loin d'en être plus vain, il en parut au contraire plus humble; et la défiance qu'il avait de lui-même, sembla aller jusqu'à l'excès; car il ne se contenta pas de ce premier miracle que Dieu avait déjà fait en sa faveur, ni du courage qu'il lui avait inspiré, il suspendit encore tous ses desseins, jusqu'à ce que Dieu lui eût donné de nouvelles marques de sa volonté et du choix qu'il faisait de lui pour la conduite de son peuple. En quoi, com me remarque saint Ambroise, il n'agissait pas tant pour son besoin particulier, que pour notre instruction, et pour nous apprendre à nous-mêmes à ne pas trop facilement nous assurer que Dieu nous ait appelés à des emplois plus saints que n'étaient ceux où Gédéon se vit appelé alors. C'est pourquoi il conjura Dieu de l'assurer encore une fois qu'il avait résolu de se servir de lui pour délivrer son peuple de ses ennemis, par ce miracle qu'il lui marqua. Il le pria d'agréer qu'il mit dans un champ une toison de brebis, et lui dit que si la rosée tombait sur la toison pendant que tout le champ demeurerait sec, il reconnaîtrait alors que Dieu sauverait le peuple. Ce miracle arriva comme il l'avait souhaité; mais son humble crainte n'étant pas encore dissipée, il pria Dieu de faire encore un second miracle contraire au premier. Il le conjura que la rosée trempât toute la terre, et qu'il n'y eût que la toison seule qui demeurât sèche; ce que Dieu fit encore, pour l'assurer pleinement qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple. Ces deux miracles, selon les saints Pères, marquaient la conduite que Dieu devait tenir à l'égard des Juifs, ensuite à l'égard de l'Église des gentils. Ses grâces autrefois étaient toutes renfermées dans la Judée seule, qui recevait en quelque sorte du ciel une rosée céleste, pendant que le reste des peuples du monde était dans une sécheresse stérile, et brûlé par les ardeurs du péché. Mais, par un miracle contraire, l'Église ensuite répandue par toute la terre, a reçu avec abondance la pluie dont Dieu l'a arrosée, pendant que la Judée à son tour est demeurée dans la sécheresse, et que l'ingratitude qu'elle a témoignée aux dons de Dieu, qui ne se valent qu'à l'élever au lieu de la rendre plus humble, l'a rendue indigne d'avoir part à la miséricorde de Jésus-Christ. Mais l'un et l'autre miracles nous apprennent que la grâce de Dieu est comme une rosée céleste, sans laquelle nous demeurons au-dedans de l'âme dans le même état que l'est une terre sèche, brûlée par les ardeurs du soleil, et condamnée à une stérilité éternelle.

FIGURE 70. *Soldats de Gédéon. Juges 7.*

(La même année 2759.)

Deux miracles si sensibles ayant confirmé en même temps à Gédéon sa vocation à la conduite de tout le peuple, et la promesse de la victoire sur les ennemis, il ne put plus refuser d'obéir aux ordres de Dieu, et de lui témoigner autant de promptitude à exécuter ses desseins, qu'il avait témoigné de retenue à les entreprendre. Il assembla donc en peu de temps une prodigieuse quantité de peuple, et se campa devant le camp des Madianites. Mais Dieu voyant ce grand nombre de Juifs assemblés, et prévoyant que ce peuple ingrat et présomptueux attribuerait à la multitude de ses troupes une victoire dont il ne serait redevable qu'à sa seule protection, déclara à Gédéon que si tout ce peuple marchait en bataille, il ne remporterait point la victoire; et qu'il ne voulait pas qu'Israël pût dire que c'était par sa propre force qu'il avait défait les Madianites. Gédéon fit donc publier d'abord, dans tout le camp, que tous ceux qui seraient timides, et que l'approche de l'ennemi ou l'appareil du combat pourraient effrayer, se retirassent du camp et s'en retournassent chez eux. Vingt-deux mille hommes furent ravis de cette proposition, et se séparèrent des autres, dont il ne resta que dix mille. Mais ce nombre étant encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous au Jourdain, où il lui promit de lui montrer ceux dont il devait se servir. Lorsqu'ils furent venus au fleuve, Dieu dit à Gédéon qu'il prit garde à ceux qui, sans s'arrêter, prendraient vite et seulement en passant de l'eau du fleuve dans le creux de la main, pour apaiser un peu leur soif, ou aux autres qui s'agenouilleraient afin de boire plus à leur aise. Il n'y en eut que trois cents de ces premiers; et Dieu dit à Gédéon que c'étaient ces trois cents hommes qu'il devait mener contre l'ennemi, parce qu'avec eux il remporterait la victoire. Gédéon s'appuya sur la parole de Dieu, duquel il attendait tout. Il renvoya le reste du peuple, et ne retint avec lui que ce peu de monde qu'il mena hardiment contre les Madianites. Dieu voulut discerner alors ceux qui à l'avenir seraient propres à son service et dignes de combattre ses ennemis, d'avec ceux qui n'entreraient pas comme il le désire, dans cette milice sainte. Il nous fait voir ici combien le nombre de ses vrais soldats est petit, puisque de trente-deux mille hommes, il en rejeta d'abord vingt-deux mille, et que de ces dix mille qui restaient, il n'en retint que trois cents. La marque de leur élection est qu'ils ne plient point le genou en prenant

l'eau du fleuve, et qu'ils ne donnent que comme en passant ce soulagement à leur soif. Dieu veut que ses soldats demeurent fermes et élevés vers le ciel, et qu'ils ne se courbent vers la terre que le moins qu'il leur est possible. Comme étant hommes, ils sont nécessairement obligés d'user de ce monde, il faut qu'ils en usent comme s'ils n'en usaient pas, selon la parole de saint Paul, et qu'ils satisfassent aux besoins les plus inévitables de cette vie qui s'écoule comme un fleuve, sans y avoir aucune attache, et sans retarder par des actions passagères leur course vers le ciel où ils habitent déjà de cœur. Ces personnes sont toujours en petit nombre dans l'Eglise; mais c'est néanmoins ce petit nombre qui est toute la force, comme Dieu le montre ici, et qui combat pour elle contre les ennemis qui l'attaquent.

FIGURE 71. *Défaite des Madianites. Juges 7.*

(La même année 2759.)

Tant d'assurance de la victoire pouvait suffire à Gédéon s'il n'eût plu à Dieu de lui en donner une dernière preuve par la propre bouche de ses ennemis. Il lui commanda d'aller lui seul, durant la nuit dans leur camp, ou, s'il craignait d'y aller seul, des'y faire accompagner de son fils. Il lui promit que, lorsqu'il y serait, il entendrait de ses ennemis mêmes quel serait l'événement du combat. Gédéon fit ce que Dieu lui avait ordonné. Il alla de nuit dans le camp des Madianites, où il entendit un soldat qui rapportait à son compagnon ce songe qu'il avait eu: Je croyais voir, lui disait-il, comme un pain cuit sous la cendre, qui roulant dans le camp et étant venu fondre contre une tente, l'a renversée et l'a brisée contre terre. L'autre lui répondit aussitôt que ce songe marquait visiblement l'épée de Gédéon à qui Dieu avait livré les Madianites. Ce que Gédéon ayant oui, il s'en retourna aussitôt avec l'assurance que Dieu lui avait promise, et il alla retrouver les siens qu'il remplit de joie et de courage par le récit de ce qu'il venait d'entendre. Il partagea ensuite ses trois cents hommes en trois bandes, qu'il arma d'une manière aussi nouvelle qu'elle était mystérieuse. Il voulut qu'ils prissent chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase vide où il y eût une lampe, et que lorsqu'ils entendraient sonner de la trompette, ils fissent tous comme ils le verraient faire; qu'ils joignissent à ce bruit des acclamations en disant à haute voix: Vive le Seigneur et Gédéon! et qu'ils brisassent l'un contre l'autre les vases où étaient leurs lampes ardentes. Aussitôt que Gédéon leur eut donné le signal dont ils étaient convenus, ils firent retentir le son de leurs trompettes